DÉTONATIONS RAPPROCHÉES

Originaire du Wyoming, C.J. Box a travaillé comme manœuvre dans un ranch, guide de pêche, reporter et rédacteur en chef d'un journal local. Aujourd'hui PDG de la Rocky Mountain International Corporation qui coordonne le marketing du tourisme de cinq États des Rocheuses, il vit à Cheyenne, Wyoming, avec sa femme, Laurie, et ses trois filles. Il est l'auteur de cinq romans.

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

La Mort au fond du canyon
Seuil Policiers, 2004
et « Points Policier », nº P1394

Winterkill
Seuil Policiers, 2005
et « Points Policier », nº P1561

Sanglants trophées
Seuil Policiers, 2006
et « Points Policier », nº P1782

L'Homme délaissé
Seuil, à paraître

Extrait de la publication

C. J. Box

DÉTONATIONS RAPPROCHÉES

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par William Olivier Desmond

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL :
Open Season

ÉDITEUR ORIGINAL :
Penguin Putnam Inc.

ISBN original : 0-399-14748-9
© 2001, C. J. Box

ISBN 978-2-02-112412-5
(ISBN 2-02-056340-1, 1re publication)

© Éditions du Seuil, octobre 2003, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Molly, Becky, Roxanne
et en particulier à Laurie, ma compagne,
mon ancrage et ma première lectrice,
mon amour.

Et merci à Andy et à Martha
qui m'ont tant aidé dans ce projet.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PROLOGUE

Quand elle pénètre la chair d'un être vivant, la balle d'un fusil de chasse de gros calibre fait un bruit si particulier – *poh-WHOUP* – qu'on l'identifie sur-le-champ, même à très grande distance. Et il est rare qu'il soit suivi de cet écho dont les réverbérations vont en s'estompant, ou du bourdonnement rageur qui signale un ricochet – et une cible ratée. Le tonnerre guttural envahit l'espace pour s'arrêter brusquement, comme étouffé, repoussé. Le coup qui porte est abrupt, compact comme un grognement. Un bruit, quand on sait ce qu'il signifie, que l'on n'oublie pas facilement.

Lorsque Joe Pickett, garde-chasse assermenté de l'État du Wyoming, entendit ce bruit, il installait une barrière à wapitis de sept pieds de haut autour du périmètre où étaient remisées les réserves de foin d'une ferme. Il s'immobilisa, les pinces à torsader arrêtées au milieu de leur mouvement de rotation. Puis il recula d'un pas, baissa la tête et tendit l'oreille. Il glissa les pinces dans la poche revolver de son jean et retira son chapeau de cow-boy pour s'essuyer le front avec un bandana. Sa chemise d'uniforme rouge lui collait à la poitrine et il sentit un mince et chaud

Extrait de la publication

filet de sueur couler le long de sa colonne vertébrale jusque dans son Wranglers.

Il attendit. Avec l'expérience, il avait appris qu'en plein air, loin de la ville, il était facile de se méprendre sur toutes sortes de bruits. Une détonation puissante, unique, entendue de loin, pouvait certes être un coup de fusil, mais signaler aussi l'effondrement d'un arbre, une grosse branche qui cède, une vache passant à travers la glace d'un lac, l'hiver, ou encore la pétarade d'un moteur rétif. *Ne pas croire qu'il s'agit d'un coup de feu tant qu'on n'a pas entendu le second* était une des règles de base, dans la nature. Ce que savaient aussi les bons braconniers. Ils n'en tiraient qu'avec plus de précision.

Joe espérait plus ou moins qu'il n'y aurait pas de deuxième détonation. La barrière n'était pas finie, mais si quelqu'un chassait, son devoir était d'aller voir ce qui se passait. Cela ne faisait qu'une semaine qu'il occupait son poste, et un Himalaya de paperasses administratives s'était accumulé depuis que son prédécesseur, le légendaire Vern Dunnegan, avait pris sa retraite trois mois avant. Il incombait à l'État d'empêcher les wapitis de faire des incursions dans les réserves de fourrage des fermiers, et la pile de feuilles de route « Barrière à wapitis » mesurait presque trois centimètres sur son bureau. Même en travaillant de l'aube au couchant, il ne voyait pas par quel miracle il allait parvenir à toutes les monter avant l'ouverture de la chasse.

En fait, des coups de feu tirés à n'importe quelle heure du jour et de la nuit et à n'importe quel moment de l'année, voilà qui n'avait rien de vraiment extraordinaire dans le Twelve Sleep County, au Wyoming. Tout le monde possédait un fusil. Il pouvait s'agir d'un fermier se débarrassant d'un coyote, ou d'un gars venu d'un patelin des environs pour régler la hausse de son fusil en tirant sur cible.

Poh-WHOUP.

Le regard de Joe se porta vers le nord-ouest, la direction du deuxième coup de feu, celle du piémont des montagnes, là où s'étirent en longs doigts, au milieu de l'armoise aux reflets bleutés par la chaleur, les troncs abattus par les forestiers. La détonation venait de loin : entre trois et cinq miles.

Maxine, la femelle labrador beige de Joe, âgée de huit ans, avait aussi entendu la détonation et bondi de l'endroit où elle somnolait à l'ombre, sous le pick-up Ford vert de son maître. Elle avait compris qu'il était temps de se mettre au travail. Joe ouvrit la portière droite, où l'on voyait le logo du Service Chasse et Pêche du Wyoming, et la chienne sauta à l'intérieur. Avant de refermer la portière, il sortit son fusil Winchester calibre .270 et la lunette de l'étui placé derrière le siège, pour l'accrocher au râtelier de la vitre arrière. Son ceinturon, portant son arme de service et des cartouches, gisait en vrac sur le plancher du véhicule ; il le prit et se le glissa autour de la taille. Le règlement lui faisait obligation de porter son pistolet en permanence, mais Joe détestait conduire avec l'étui au côté, car l'arme, qui était volumineuse, lui rentrait dans le dos.

Au moment où il prenait place derrière le volant, il y eut deux autres détonations rapprochées. La première se perdit dans les broussailles et les herbes. La seconde fit incontestablement mouche. Il n'était pas impossible, estima Joe, qu'il y ait deux bêtes d'abattues, sinon trois.

Il enclencha les quatre roues motrices et prit la direction de l'ouest et des montagnes, roulant aussi vite que possible, à la limite de la perte de contrôle. Il n'y avait pas de route à proprement parler, et il se contentait donc de caler ses roues gauches dans une ornière laissée par un chemin à vaches, tandis que

Extrait de la publication

les roues droites rebondissaient au milieu de l'armoise qui leur montait tout d'abord jusqu'au moyeu, puis plus haut que les pneus. Maxine se tenait le nez contre le pare-brise, ses deux grosses pattes bien écartées sur le tableau de bord pour résister aux cahots violents dus aux inégalités du terrain. Sa langue se balançait à droite et à gauche et constellait de bave canine le tableau de bord.

– Tiens-toi prête ! lui lança Joe.

Prête à quoi, il ne le savait pas.

Le véhicule plongea dans un lit de ruisseau à sec et remonta laborieusement l'autre rive, les roues indépendantes raclant la terre et expédiant des jets de poussière en l'air. Joe faillit perdre la maîtrise du volant, qui tirait violemment à droite et à gauche, mais la retrouva avant d'attaquer une pente couverte de broussailles. Il avait la bouche sèche et, pour tout dire, était mort de frousse.

* * *

Il est rare, quand il est sur le terrain, qu'un garde-chasse rencontre une personne qui ne soit pas armée. À commencer par les chasseurs, bien entendu, qui ont des fusils de tout genre et de tous calibres, ainsi que des armes de poing. Randonneurs, campeurs et pêcheurs n'étaient que trop souvent enfouraillés. Et quant à ceux qui chassaient à l'arbalète, la porte du pick-up n'aurait pas forcément arrêté un de leurs carreaux à l'extrémité effilée comme un rasoir. Mais ça, c'était pendant la saison de chasse. Or on était au milieu de l'été, et elle n'était ouverte pour aucun gibier. Les seuls à flinguer de gros animaux, en ce moment, ne pouvaient être que des braconniers ou des voleurs de bétail, des gens qui risquaient de paniquer et de devenir dangereux s'ils étaient pris sur le fait.

Extrait de la publication

Joe Pickett franchit la petite colline et évalua rapidement la situation : trois gros cerfs mâles étaient morts, allongés sur le sol, au bas de la pente. Ils avaient eu la gorge tranchée pour qu'ils perdent leur sang, mais ils n'avaient pas encore été vidés. Un homme, barbu, portant un T-shirt, des jeans et une casquette King Ropes, se tenait à califourchon sur le plus gros des cerfs. C'était un gaillard solidement bâti, aux bras puissants et à la poitrine en barrique. Son T-shirt proclamait : LE BONHEUR ? UN TAS D'ENTRAILLES BIEN CHAUDES ! Il devait peser une bonne quinzaine de kilos de plus que Joe, mais ne paraissait pas menaçant, même s'il avait été surpris la main dans le sac. Il tenait un couteau dégoulinant de sang à la main. Son fusil était appuyé contre un haut buisson d'armoise, à une vingtaine de mètres de lui. Le nez de son pick-up, un GMC tout cabossé, dépassait des arbres, sur la pente opposée.

Il plissa les yeux lorsqu'il leva la tête vers le quatre-quatre de Joe et en resta bouche bée.

– Ch'uis pas dans la merde ! dit l'homme, assez fort pour que Joe l'entende, en dépit du bruit du moteur.

Joe descendit rapidement la pente et vint garer le Ford de manière à se trouver entre le braconnier et le fusil ; au moins l'homme serait-il désarmé. Il descendit du camion, ordonna à Maxine de ne pas bouger et s'approcha de l'homme.

– Veuillez laisser tomber ce couteau, s'il vous plaît, demanda Joe tout en relevant les détails du tableau formé par le braco et le cerf.

L'homme s'exécuta, et le couteau alla atterrir dans l'herbe. Joe ne vit aucune raison de sortir son revolver. Il trouvait d'ailleurs rarement une raison de le faire. Et l'aurait-il sorti que ça ne lui aurait probablement pas servi à grand-chose. Il était d'une maladresse notoire avec les armes de poing, et à n'importe quelle distance – le plus mauvais de sa promo, pour tout dire.

Extrait de la publication

– Vous êtes en avance de quatre mois pour le cerf, vous savez, reprit-il.

Il venait de reconnaître le braconnier, un guide de chasse du nom de Keeley. Ote Keeley. Joe avait vu, le jour même où il avait pris son emploi de garde-chasse, une photo du type accompagnant une demande de licence.

Ote soupira.

– C'est juste pour manger, m'sieur le garde. Y en a qui ont des familles à nourrir.

Ote avait un accent du Sud marqué, sans que Joe puisse dire d'où, exactement.

Le garde-chasse s'accroupit à côté du plus proche des cerfs et passa la main sur le doux velours qui lui couvrait encore les bois.

– Je me dis que c'était peut-être pas la peine de tuer tous les porteurs d'andouillers du troupeau juste pour remplir le congélateur. (Il leva les yeux vers Ote, l'expression dure.) Quand on veut juste de la viande, on peut se contenter d'une vieille biche ou deux.

Joe n'ignorait pas qu'il existait un marché noir pour les bois de cerf ayant leur velours, ni que des massacres de cette taille valaient plusieurs milliers de dollars sur le marché asiatique ; on leur attribuait des pouvoirs médicinaux et aphrodisiaques, et ils étaient ingérés après avoir été broyés et réduits en poudre.

– Je suis obligé de vous dresser un procès-verbal, enchaîna-t-il. Ote Keeley, c'est bien ça ?

L'homme fut sincèrement étonné. Son visage s'empourpra.

– Hé, vous vous payez ma gueu… ma tête, hein ? se reprit Ote, comme pour éviter une deuxième amende pour injure à agent de la force publique.

Joe ne broncha pas, tira son carnet à souche de sa poche et l'ouvrit.

– Non, pas du tout.

Ote se dirigea vers Joe en enjambant l'animal à terre.

– Hé ! mais je vous connais. Vous êtes le nouveau garde-chasse, pas vrai ?

Joe acquiesça et commença à remplir le P-V.

– J'ai entendu parler de vous. Comme tout le monde. C'est vous l'idiot qui avez arrêté le gouverneur du Wyoming parce qu'il pêchait sans permis ?

Joe sentit la chaleur lui monter dans le cou.

– Je ne savais pas que c'était le gouverneur.

Il regretta aussitôt sa réponse.

Ote Keeley éclata de rire et se tapa sur la cuisse.

– Il ne savait pas que c'était le gouverneur ! J'ai lu ça dans le journal. Tout le monde a lu ça dans le journal ! *Un jeune garde-chasse arrête le gouverneur Budd !* (Il redevint sérieux.) Hé, vous n'allez pas me mette un P-V ? Je suis guide de chasse professionnel. Je ne pourrai plus nourrir ma famille si on me retire ma licence. Je suis sérieux. Je suis sûr que ça peut s'arranger.

Joe leva les yeux sur le braconnier.

– Moi aussi, je suis sérieux. Montrez-moi votre permis de conduire, à présent.

Ce fut comme si Keeley prenait pour la première fois conscience de ce qui se passait vraiment. Joe n'en revenait pas que l'homme se montre stupide à ce point. Il le vit jeter un coup d'œil vers l'endroit où il avait laissé son fusil.

– Il y a plus de bêtes que de gens au Wyoming, cracha Ote. Celles-là ne manqueront à personne. Le troupeau en compte presque trente. Vern Dunnegan ne m'aurait pas fait chier pour ça.

– Je ne suis pas Vern Dunnegan, répliqua Joe en cachant sa surprise.

Il ne s'attendait pas à entendre dire ça de son prédécesseur et mentor.

– Sûr que non, bon Dieu ! lâcha Keeley d'un ton amer.

Il tira son portefeuille de la poche de son jean et le tendit à Joe. Au moment où le garde-chasse avançait la main pour le prendre, Ote le saisit par le bras et s'élança, le déséquilibrant au passage. Le temps que Joe reprenne pied, l'autre lui avait subtilisé son revolver.

Un bref instant, les deux hommes se regardèrent, aussi sincèrement stupéfaits l'un que l'autre. Puis Ote braqua son pistolet directement sur le visage de Joe.

– Tiens, tiens, voyez un peu ce qui vient d'arriver ! dit Ote, la voix légèrement étranglée.

– Je vous suggère de me le rendre.

Joe s'efforçait de retenir les tressaillements des muscles de son visage. Il était terrifié.

– Rendez-le-moi, et on n'en parle plus.

D'un geste sûr, le braconnier releva le chien du revolver. Le barillet décrivit un sixième de tour. La sinistre couleur du plomb emplissait chacune des chambres. La gueule du canon béait, noire, menaçante. Ote prit la crosse de l'arme à deux mains, stabilisant sa ligne de mire.

– Et maintenant, ch'uis vraiment dans la putain de merde, grommela-t-il à part lui.

Joe pensa à Sheridan et à Lucy, ses filles. Elles étaient sans doute à la maison et jouaient dans la cour de derrière. Il pensa à Marybeth, sa femme, qui redoutait depuis toujours un incident de ce genre.

Puis tout son esprit conscient, tout son être, se concentra sur une seule question très simple : allait-il mourir les yeux ouverts ou fermés ?

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

CONCLUSIONS, OBJECTIFS ET STRATÉGIE

(b) Objectifs.

Les objectifs de cette législation sont de maintenir et de conserver les écosystèmes dont dépendent les espèces menacées ou en voie de disparition; de mettre sur pied un programme pour la protection de ces espèces et de prendre toutes les mesures appropriées pour atteindre les objectifs des traités et conventions détaillés dans les sous-sections de cette section.

Amendements à la loi de 1982 sur les Espèces menacées, publiés pour le comité du Sénat sur l'environnement et les travaux d'intérêt public.

Service des Publications du Gouvernement des États-Unis,
Washington, 1983

1

Joe était vivant, mais n'en était pas particulièrement fier. C'était l'automne à présent, et ce dimanche matin-là s'annonçait froid et tout en grisaille. Il préparait des crêpes pour ses gamines lorsqu'il entendit parler pour la première fois de la bête qui était descendue de la montagne et avait essayé d'entrer dans la maison pendant la nuit.

Du haut de ses sept ans, Sheridan Pickett racontait son rêve à voix haute à l'ours en peluche qui lui servait de confident. Lucy, qui n'en avait que trois, l'écoutait, horrifiée. La télé était branchée, même si, comme d'habitude, l'image relayée par la parabole (pas toute neuve) était neigeuse et mauvaise.

Le monstre, expliqua Sheridan, avait surgi très tard dans la nuit du canyon sombre et profond qui s'ouvrait derrière la maison. Elle l'avait vu par la fente entre les rideaux de sa fenêtre située tout près de son lit – la couchette supérieure. Le canyon était l'endroit d'où elle s'était toujours doutée que viendrait le monstre, et elle était fière, quoique un peu apeurée, d'avoir eu raison. La scène n'était alors éclairée que par les rayons de lune passant à travers les feuilles jaunies du peuplier. Le monstre avait secoué la bar-

Extrait de la publication

rière avant de comprendre comment fonctionnait la clenche. Il s'était alors dirigé, en se dandinant lourdement (un peu comme les momies dans les films anciens), vers la porte de derrière en traversant la cour. Ses yeux et ses dents brillaient, jaunâtres, un éclair électrique transperçant Sheridan lorsque, en tournant la tête, le monstre lui avait donné l'impression de la regarder droit dans les yeux avant de s'enfuir. Il était velu et brillant, comme couvert de liquide. Des feuilles et des branchettes s'étaient collées sur lui. Quelque chose de blanc, un grand sac ou une boîte, pendait à sa main.

– Arrête de parler de monstres, Sheridan, lui lança son père. (Ce rêve le dérangeait par la précision de ses détails. Les rêves de la fillette étaient en général plus fantastiques, mettant en scène des chiens, des lapins ou des chats qui parlaient, des objets magiques qui volaient.) Tu vas faire peur à ta sœur.

– J'ai déjà peur, déclara Lucy en portant sa couverture à sa bouche.

– Alors l'homme a traversé lentement la cour jusqu'au portail, puis il est allé au tas de bois. Et là il est tombé, dans l'ombre très noire. Et il y est toujours ! conclut Sheridan en fixant sa sœur de ses yeux écarquillés pour parachever l'effet.

– Attends un peu, Sheridan, dit Joe en entrant dans la pièce, une spatule à la main.

Il portait la sortie de bain en tissu-éponge élimé qu'il avait achetée impulsivement à Jackson Hole lors de son voyage de noces avec Marybeth, dix ans auparavant. Aux pieds, il avait des chaussons en mouton retourné d'une taille trop grands.

– Tu as dit *un homme,* reprit-il. Tu n'as pas dit un monstre, mais un homme.

La fillette le regarda, l'air moqueur, ouvrant de grands yeux.

Extrait de la publication

– C'en était peut-être un. C'était peut-être pas un rêve.

* * *

Joe entendit un bruit de moteur, celui d'un véhicule qui roulait beaucoup trop vite sur la route en gravier de Bighorn. Mais le temps qu'il aille écarter les rideaux de la baie vitrée, la voiture (ou le camion) était passée, ne laissant derrière elle qu'un nuage paresseux de poussière.

La fenêtre donnait sur le jardin de devant, encore vert (souvenir de l'été) et jonché de jouets en plastique. Il était fermé par une barrière blanche récemment repeinte et parallèle à la route. De l'autre côté de celle-ci, le paysage plongeait vers un fond envahi de saules, où la Twelve Sleep River se divisait en six embranchements obstrués par des barrages de castors et des flaques saumâtres, un vrai paradis à moustiques. Puis, après avoir repris son souffle, le cours d'eau s'élançait à nouveau, puissant, pour passer près du bourg de Saddlestring. Au-delà se déployaient les plissements de la vallée qui, s'arquant brutalement, se redressaient pour former un flanc de montagne à pic. Connu sous le nom de Wolf Mountain, ce sommet faisait partie de la chaîne du Twelve Sleep Range.

Prise entre cette hauteur d'un côté et les collines et le canyon de l'autre, la famille Pickett, à douze kilomètres du village, vivait au milieu d'ombres profondes et allongées.

La porte d'entrée s'ouvrit et Maxine fit une irruption tapageuse dans la pièce, suivie de Marybeth, les joues empourprées – soit par l'air froid et coupant, soit à cause de la longue promenade qu'elle avait faite avec la chienne. Elle paraissait de mauvaise humeur. Elle portait sa tenue de marche hivernale, bottes de

Extrait de la publication

marche légères, pantalon épais, anorak et bonnet de laine. La grossesse tendait l'anorak sur son ventre.

– Il fait frisquet, ce matin, dit-elle en retirant son bonnet. (Une cascade de cheveux blonds tomba sur ses épaules.) Tu as vu ce pick-up qui est passé à toute allure ? Figure-toi que c'était celui du shérif Barnum qui fonçait vers la montagne.

– Barnum ? répéta Joe, sincèrement intrigué.

– Et ta chienne est devenue comme folle en revenant à la maison. C'est tout juste si elle ne vient pas de m'arracher le bras.

Elle détacha la laisse du collier de Maxine, et la chienne alla laper bruyamment l'eau de son écuelle.

Joe réfléchissait, affichant le manque total d'expression qui agaçait parfois Marybeth : elle craignait que les gens ne le prennent pour un demeuré. C'était cette même tête au regard vide qu'il y avait eu sur la photo retransmise par Associated Press dans toute la région, lorsque Joe, encore jeune recrue, avait arrêté un homme de haute taille qui pêchait sans permis… et n'était autre que le gouverneur du Wyoming.

– Où Maxine voulait-elle aller ? demanda-t-il.

– Derrière la maison. Au tas de bois.

Joe se retourna. Sheridan et Lucy s'étaient arrêtées de manger et le regardaient. Lucy détourna les yeux et reprit son petit déjeuner. Sheridan soutint son regard et hocha triomphalement la tête.

– Tu ferais mieux de prendre ton arme, lui conseilla la fillette.

Joe réussit à sourire.

– Finis donc ton petit déjeuner, répondit-il.

– Qu'est-ce que vous racontez ? voulut savoir Marybeth.

– Des monstres pleins de sang, dit Sheridan en écarquillant à nouveau les yeux. Il y a un monstre plein de sang dans le tas de bois.

Extrait de la publication

n’essayait pas de se justifier, même pas à ses propres yeux. Il jouait à Dieu, en effet. Il pensait que la manière dont il avait jugé les choses était la bonne et que sa décision pouvait être bénéfique pour sa fille.

– Combien de temps va-t-on pouvoir encore ? Je veux dire… combien de temps pourra-t-on encore aider les belettes de Miller ?

– Tant que tu voudras. Tant que tu penseras que c’est important pour toi.

– Elles devraient être prêtes dans deux ou trois semaines, dit-elle en retenant une larme.

Elle venait d’admettre le fait.

– On n’aura probablement plus de neige après ça.

Joe lui parla alors du lieu où il voulait transplanter les animaux. Il avait repéré une petite vallée protégée, haut dans les Bighorn, à des kilomètres de toute piste ou route. Cette vallée était située sur une route migratoire naturelle des wapitis et remplie de cerfs. Elle se trouvait à environ quinze kilomètres du périmètre délimité pour l’écosystème de la belette de Miller.

Elle renifla et demanda si elle pourrait jamais les revoir.

– Cet été, lui promit Joe, on mettra notre barda sur Lizzie et on ira ensemble dans la montagne. Et je t’emmènerai voir les belettes, si tu me promets de n’en parler à personne.

– Bien sûr que je te le promets. Les secrets, je sais les garder.

Joe éclata de rire.

– Oh ça, je le sais, dit-il.

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIÈRE À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2004. N° 68541-3 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication